

Sigri Sandberg

# À la rame

Un long voyage jusque chez moi

Traduit du néo-norvégien  
par Céline Romand-Monnier

Dalva

© Éditions Dalva, une marque des Éditions Robert Laffont 2026

ISBN : 978-2-487-60009-6

Conception graphique : Rémy Tricot

Carte : Line Monrad-Hansen

Illustration : Katinka Rienkel

Photo de l'autrice : Steinar Rorgemoen

Éditions Dalva – 92, avenue de France 75013 Paris

[info@editionsdalva.fr](mailto:info@editionsdalva.fr)

*À mon homme et à maman*

*« Je regrette toujours la maison quand je n'y suis pas,  
mais je la regrette aussi quand j'y suis. »*

Sondre Bratland

# Le Sognefjord



## Avant-propos

Bonjour, je m'appelle Sigri et je suis à la recherche d'une barque en bois ancienne. Je souhaite ramer sur le Sognefjord, et je souhaite ramer lentement.

Pendant des millénaires, ce fjord a été la voie de communication, la route qu'on empruntait pour aller d'un point à un autre. Les gens naviguaient à la rame et à la voile en longeant les montagnes escarpées d'un paysage considéré aujourd'hui comme l'un des plus spectaculaires du monde.

Creusé par les glaciers au fil de millions d'années, c'est le fjord le plus profond et le deuxième plus long du monde.

Pendant que je ramerai, je souhaite le raconter, dire les embarcations et les personnes qui l'ont emprunté à travers les temps, les courants aquatiques

et aériens qui l'animent, ce qui se passe à la surface et au-dessous.

Est-il en bonne santé ?

Je voudrais interroger des personnes qui le connaissent, glaner leurs informations et leurs récits.

Mais pourquoi ce désir ? Quel rapport ce fjord a-t-il avec moi ?

Eh bien, j'ai vécu une partie de mon enfance dans un petit village situé à son embouchure : Eivindvik. Maman était pasteur, et moi, la jeune aînée de ma fratrie. Nous gambadions dans les montagnes, nous pêchions dans la mer.

Aujourd'hui, je vis à temps partiel au fond de ce même fjord, à Luster, dans une pommeraie qui n'est desservie par aucune route. Mon homme va et vient entre cette pommeraie et le Svalbard, en passant parfois à Oslo, où habitent mes enfants.

Une semaine sur deux, je dois laisser partir mes garçons ; je fais alors la navette, tantôt vers l'ouest, où je rejoins le fjord et les montagnes, tantôt vers le nord.

Je vais constamment d'une mauvaise conscience à l'autre, et je perçois dans mon corps les échos d'un sentiment qui pourrait bien être le mal du pays. Car où est ma place ?

Plus le monde et moi allons mal, plus il me paraît important de respirer dans un paysage que j'ai connu autrefois, de sentir le vent, de contempler la mer, de

soulever les avirons et de faire connaissance avec le reste du fjord, de trouver un chez-moi avant que le temps ne m'échappe. Ou quelque chose dans ce goût-là. À ce stade, je ne suis pas capable de l'expliquer mieux.

Il faut donc que je rame, ou au moins que j'essaie. D'Eivindvik à Luster, soit 200 km de distance.

Suis-je suffisamment forte pour ramer jusque là ? Parviendrai-je à relier ma propre histoire à celle du Sognefjord ? Vais-je voguer vers la sérénité ?

Je n'en ai pas la moindre idée, mais essayons, ceci est une tentative.

\*

Du reste, il ne me faut pas seulement une barque, j'ai aussi besoin d'un équipage. Et d'un rameur pour me muscler dans mon appartement.

Je passe mon été à chercher une vieille barque en bon état, j'ai écrit à divers fabricants.

« J'ai besoin d'une barque, dis-je à maman.

— Ah bon ? Tu veux l'*oselvar* ? » me propose-t-elle.

L'*oselvar* est une barque en bois traditionnelle de la côte ouest, celui de ma mère est muni de deux paires d'avirons, d'un mât, d'une voile et d'un gouvernail. Chaque printemps de mon enfance je l'ai vue le poncer, l'huiler. En été, elle le mettait à l'eau, sortait les avirons, hissait la voile, et en automne, elle le

remisait au sec. Parfois je l'accompagnais, cependant mon intérêt pour cette vénérable embarcation était plus que modeste. Je ne la mérite pas, mais peut-être pourrais-je l'emprunter quelque temps.

Je fais part à maman de mon souhait de ramer d'une extrémité à l'autre du Sognefjord.

« Ça me semble une bonne idée. Mais tu sais ramer ? Tu aimes ça ? »

Je ne sais que répondre. L'automne arrive.

# 1

## Avant le voyage.

Note d'hiver ou comment ramer dans son salon

Il n'y a rien d'inhabituel à s'enquérir où quelqu'un vit, d'où il vient. Moi-même, je le fais très souvent, sans mauvaises intentions, c'est un usage courant quand on fait connaissance et qu'on cherche dans quelle case ranger quelqu'un. J'ai 45 ans, dans ma vie j'ai eu 23 adresses différentes, sans jamais habiter seule.

L'été dernier, un voisin de Luster déclarait : « Nous ne sommes pas d'ici, mais nous nous y plaisons malgré tout. ». Je me suis attachée à ces mots, « pas d'ici » et « malgré tout ». Ça m'a fait réagir, je me suis dit : bon, voilà donc ce que j'ai été toute ma vie, sans même me l'être formulé.

Pas d'ici.

Originaires d'ailleurs, mes parents s'étaient installés à Oslo, maman était étudiante, papa faisait son internat de médecine à Nittedal. Je suis donc née dans

l'est du pays, où j'ai vécu à diverses adresses, avant de partir pour Bergen, diverses adresses là encore. « Pas d'ici », de nouveau, quand maman a pris ses fonctions à Eivindvik, diverses maisons, retour à Bergen, puis comme une grande à Drammen, Tromsø, Bergen, Oslo, différentes adresses dans la capitale. Et Longyearbyen, où ne vivent presque que des « pas d'ici », retour à Oslo, qui tient un peu du creuset, elle aussi. Longyearbyen à nouveau, naissance de nos enfants, qui s'en disent d'ailleurs originaires. Oslo, nouvelle adresse, avant d'être « pas d'ici » à Luster, à la pommeraie. La navette, le grand écart. Une semaine ici, une semaine là.

Je me sens un peu chez moi ici, là, sur la route entre les deux. Depuis combien de générations faut-il être établi quelque part pour pouvoir déclarer qu'on en vient, qu'on y a sa place ? Est-il possible d'avoir sa place à plusieurs endroits ?

## Novembre

Le rameur a du retard. Nous sommes le 14 novembre, je l'ai commandé en août, il n'a toujours pas été livré. Il en existe de nombreux modèles et j'ai choisi celui-ci après m'être abondamment documentée sur Internet, où j'ai aussi déniché des programmes d'entraînement et autres planches détaillant les muscles recrutés quand on rame correctement.

Il a plu tout l'automne. Si je croyais au surnaturel, j'aurais pu me demander si toute cette pluie ne découlait pas de ce que j'ai accroché dans la cuisine d'Oslo une photo prise lors d'un reportage que j'ai fait à Solund, on y voit une barque à six rames, je tiens celles du milieu.

## Décembre

Depuis l'été dernier et l'opération d'urgence de mon ex-mari, le père de mes enfants, les mauvaises nouvelles se succèdent. Ses tumeurs sont trop nombreuses et trop volumineuses pour permettre leur éradication. Par bonheur, elles grossissent lentement, je ne peux ni ne veux m'étendre davantage sur le sujet, mais c'est un poids dans ma poitrine, un pavé.

Le rameur n'arrive pas. Et puis d'ailleurs, que vais-je m'imaginer ? Que ramer arrêta la galère, m'apportera la sérénité ? N'est-ce pas un peu naïf ? Ne frise-t-on pas le n'importe quoi ?

## Janvier

Le 7 janvier, enfin, le rameur est là. Deux énormes cartons occupent le salon.

« Comment tu as réussi à transporter tout ça ? » s'étonne mon aîné.

Il est formel : il est plus fort que moi.

« On fait un bras de fer ? Prépare-toi à te faire démolir ! »

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il me terrasse, plaque ma main sur la table de la cuisine.

Ici, à Oslo, nous vivons dans 65 m carrés, dans un immeuble de dix étages que j'appelle le Rocher aux Oiseaux. Les gens y volètent, dedans, dehors, en règle générale ils rentrent y dormir à la nuit tombée. Oiseaux et humains se perchent sur les balcons, nous avons vue sur des immeubles, des voitures, des gens, des chiens, et jusqu'à Holmenkollen et au fjord d'Oslo. Dans notre quartier vivent 52 327 personnes, soit 3 856,1 habitants au kilomètre carré.

Quand nous avons emménagé dans le Rocher aux Oiseaux, je l'envisageais comme un compromis, une solution temporaire, mais c'est désormais l'adresse à laquelle j'ai vécu le plus longtemps de ma vie. Et il y a beaucoup de bonnes choses ici, l'eau courante, chaude, un lave-vaisselle, le journal qui vient de sortir des presses sur le paillasson le matin, un supermarché à deux pas, le fjord, la forêt, des gens sympas. Le vent qui souffle rarement en tempête. Et évidemment, l'essentiel, mais est-il nécessaire de le préciser : mes enfants. Quand ils sont auprès de moi, je suis chez moi.

Du reste, contrairement à ce que certains s'imaginent un peu vite, ce n'est pas non plus comme si aller à

l'école ou à l'entraînement de foot requérait de subir cinq heures de bouchons. Tous ces reproches que les gens qui n'y vivent pas adressent à Oslo... Imaginez de telles réflexions au sujet de leur ville ou de leur village : comment peux-tu habiter là ? C'est épouvantable, non ?

Oslo ne riposte jamais, elle tend l'autre joue. Cependant, j'ai besoin d'un peu plus, pardon, Oslo. J'ai besoin de montagnes plus hautes, de fjords plus profonds, de lieux moins peuplés. Et la situation étant devenue ce qu'elle est, j'en ai désormais la possibilité : je peux partir d'ici quand les enfants sont chez leur père de l'autre côté de la rue.

Mais pas en ce moment. Mon ex-mari sera opéré en janvier, les enfants vont rester avec moi pendant les prochains mois. Le coronavirus mute, le monde s'ébranle, et j'absorbe tout cela, mon sang se glace face à la disparition de la biodiversité, à la multiplication des rapports inquiétants sur le climat, à la profonde tristesse et à la maladie grave de plusieurs de mes proches. Mon oncle préféré meurt, d'autres pavés viennent s'empiler dans ma poitrine, je deviens plus sensible, plus attentive, surtout à mes enfants et comment ils se portent, mais je ne peux pas écrire tellement sur eux non plus.

Dans ce contexte, est-il défendable de partir trois semaines à la rame cette année ?

Je m'évalue, j'évalue la vie que je mène, le chaos, mon entourage, j'ai le sentiment que plus le monde se désaxe, plus je désire ramer, c'est irrationnel. À moins que ce ne soit tout ce qu'il y a de plus logique, au contraire ?

Je vois trop peu d'adultes et je me retrouve ainsi privée de la possibilité de rire de toute cette misère.

Le 10 janvier, je monte le rameur, j'y consacre plusieurs heures. Fait de métal noir et de bois blanc, il est équipé d'un siège, d'une poignée fixée à une sangle solide, et d'un gigantesque réservoir que je remplis d'eau. J'ai ménagé de la place dans le salon, et quand on ne s'en sert pas, on peut le ranger debout, c'est une bonne chose. Ma première séance dure dix minutes, commençons en douceur. Il s'agit d'abord d'assimiler la technique.

« Ramer est un geste très naturel que la plupart des gens acquièrent rapidement. Demandez à quelqu'un de vous observer et de comparer votre posture à celle présentée dans la vidéo ci-dessous. Prenez garde à ne pas tirer trop fort avant de sentir que vous maîtrisez le geste », est-il écrit sur Internet.

Tendre les jambes d'abord avant de ramener la poignée à sa poitrine. Clapotis, clapota.

Mon homme est monté au Svalbard, il va y rester jusqu'à fin avril.

Pendant le mois de janvier, je rame presque tous les jours. Je donne l'impulsion. J'essaie d'adopter un

rythme. Intensité faible d'abord, puis un peu plus importante. Clapotis, clapota, et oh, quelle sensation ! Internet m'indique que je mobilise les grands groupes de muscles des jambes, des épaules, les fessiers, les abdominaux, les dorsaux, les obliques, quoi que ces obliques puissent bien être... Internet précise que ma production d'acide lactique est actuellement élevée, que c'est très bien ainsi, et que ramer ménage les chevilles et les genoux. Je ferme les yeux. Je tends les jambes. Je tire sur la poignée. J'entends le clapotis. J'essaie de visualiser le fjord. Les vagues. Les montagnes autour. L'ouverture sur la mer.

Et je vois distinctement mon homme sur le ponton, presque tout au bout du fjord, qui m'accueille à bras ouverts en me souhaitant la bienvenue à la maison. Je suis sans doute naïve, mais j'ai besoin d'air et j'ai besoin d'accoster quelque part.

Puis commencent mes recherches. Je lis des textes sur les poissons, sur les bateaux vikings, sur les fonds du fjord.

Le 29 janvier, je parle au téléphone avec mon homme, nous discutons de notre verger à Luster, des pommiers qu'il faut tailler, d'un café estival que nous tenons en collaboration avec une cheffe cuisinière, nous évoquons la date d'ouverture, l'achat d'un comptoir réfrigéré et autres questions pratiques. Mon homme se demande s'il est indispensable de ramer

sur toute la longueur du fjord, s'il ne suffirait pas d'un petit segment. Il me décrit les aurores boréales et le nouveau poêle à bois qu'il a commandé.

« Quand est-ce que tu montes dans le nord ? » conclut-il.

Autre séance de rameur. Je sens mon corps changer. Je regarde une assez mauvaise série avec très bonne conscience. On sous-estime la valeur de suer sang et eau devant la vie compliquée d'autrui et de s'abstraire ainsi quelques instants de la sienne.

L'eau clapote et mes efforts sont tels que mon épaule me fait souffrir, j'ai la tendinite facile, mais je n'arrive pas vraiment à ralentir la cadence ; de l'autre côté de ma fenêtre, il neige.

## Février

Nouvelle conversation téléphonique avec mon homme. Il voudrait savoir si je mesure l'effort que cela représente de ramer d'une extrémité à l'autre du fjord. Je me pose la même question. Mi-février, je me rends à l'évidence que, de toute façon, en l'état actuel des choses, je ne pourrai pas laisser mes enfants pendant trois semaines d'affilée. Cette expédition adviendra-t-elle cette année ? Il se pourrait que je doive voguer autour de mon propre nombril dans le salon pendant encore une saison. Courage...

Les jours ont une pesanteur, une gravité, à laquelle je ne suis pas habituée, j'ai sans doute été trop légère et trop confiante dans cette légèreté, au fil des années. À présent, la gravité est là, elle s'assied à mes côtés au petit déjeuner et s'accroche à moi toute la journée.

Tout ce que j'étais censée faire est annulé, mais le rythme reste néanmoins intense, avec ses variations sur l'école à domicile, le travail à domicile, le petit déjeuner, le déjeuner, le dîner, l'en-cas du soir, le tout à la même table de cuisine. Je dors mal, j'aspire à des collines basses qui ne me volent pas l'horizon, à une limite des arbres basse, à la mer tout droit. Avec une description pareille, on croirait que je parle d'Eivindvik. Je lis, lis, lis, à en avoir les yeux qui pleurent, des articles sur les vieux bateaux en bois et sur la construction à clins. Les mots se brouillent. Mon homme m'envoie un message, je lui manque. Je lui réponds qu'il me manque aussi.

J'ai décroché mon premier poste de journaliste au quotidien économique *Dagens Næringsliv* à l'âge de 24 ans. Maman m'a rendu visite à Oslo, elle m'a posé une question : « Est-ce ce à quoi tu désires employer tes forces ? »

J'ai maintenant vécu de ma plume pendant toute ma vie d'adulte et cette question, je me la pose à mon tour : Est-ce vraiment ce à quoi je désire employer mes forces ?

Le 19 février, je songe que nous n'avons pas besoin d'autres mots, tout le monde écrit, tout est écrit, les mots ont perdu leur vigueur. J'ai passé ces dernières années à écrire sur la nature et sur les hommes, dans différents genres, j'ai essayé de m'interroger, d'esquisser des réponses sur le monde. Mais pourquoi écrire si les mots n'atteignent pas leur cible, ne résolvent rien, ne donnent de sens à rien, ne guérissent personne ?

À cet instant précis, je veux seulement ramer, lever mes avirons, être en mouvement, éteindre le bruit, mettre sur pause tous les problèmes et tout ce qui est triste. Seulement ramer. Lentement. Me foutre que ce que j'écris devienne un texte publiable ou reste à l'état de clapot. Être dans la barque sur le fjord en laissant la pluie tomber, le vent souffler, l'eau s'agiter. Contempler la mer, les montagnes, les vagues, me faire arroser, avoir chaud, être fatiguée, indifférente à toutes les tâches que je devais ou voulais accomplir. Trouver la sérénité, la sérénité dans le mouvement.

Ce voyage est-il une obsession, une idée fixe à laquelle je me cramponne ? Suis-je comme certains autres habitants des pays industrialisés qui, pour taire leurs tourments, doivent nager jusqu'au pôle Nord ou courir le marathon de New York tout nus ? Est-ce une manœuvre de diversion, ou s'agit-il ici de mettre son masque à oxygène pour être en mesure d'aider les autres ? Je l'ignore.

J'ai rarement été seule. J'ai souvent suivi d'autres personnes, je suis allée où elles voulaient, c'était le plus simple, et tant que je pouvais écrire, être avec les miens et passer suffisamment de temps dehors, en mouvement, l'endroit où je me trouvais ne m'impor-tait pas trop. Du moins est-ce mon interprétation a posteriori.

Et bien que ceci soit mon projet, je n'ai pas non plus entièrement confiance en moi. Je ne veux pas ramer seule. J'ai besoin des autres.

L'automne et l'hiver ont buriné plusieurs lignes sur mon front et strié mes cheveux de gris. Assise sur l'appui de fenêtre, je suis pathétique, je m'écoute bien trop, écueil à éviter absolument. La bouche pincée, le visage pas maquillé, le pantalon distendu, j'ai la poitrine lestée de pavés sous mon sous-pull en laine, je m'écœure à me perdre ainsi en ruminations, mon homme me manque, je devrais sans doute me chercher un vrai travail. Je cuis quelques galettes de poisson sans grand entrain.

## Mars

Début mars, le soleil brille sur l'herbe fanée de l'autre côté de ma fenêtre. Quel bienfait, ce soleil de printemps ! Il me réveille.

Le 5 mars, j'ai une bonne conversation téléphonique avec mon éditrice. Je lui explique que, à l'heure

actuelle, je ne peux pas laisser mes fils plusieurs semaines d'affilée. Je lui demande si nous ne pourrions pas fractionner l'excursion, en faire une partie au printemps, une autre à l'été, et une dernière à l'automne. Cela permettrait à la fois de capturer plusieurs saisons et d'être plus doux pour le corps ; je n'entends battre aucun record, ceci n'est pas une performance sportive. C'est une tentative, le rythme est censé être lent. La réponse est oui, cela pourrait être une possibilité. J'appelle mon homme : voudrait-il m'accompagner sur le premier segment ? Il accepte, youpi !

Je lis la littérature disponible sur les *sognejekter*, ces voiliers qui ont navigué sur le fjord pendant des siècles.

Mi-mars, je dors bien, je ris bien, je mange bien, je bois du café, et je rame à tout rompre dans le salon. Les bons jours arrivent. Je me dis que je peux parvenir à tout, pas seulement la rame. Écrire, sauver un peu la planète et les êtres qui sont dans ma bulle, veiller au bien-être de tous, oui, oui, oui, envoyez donc ! Je cours au supermarché acheter de la glace pour le dessert, il me faut célébrer cette bonne humeur. Je me sens reconnaissante de passer des journées comme celles-ci, je pense alors que j'ai ma place partout, que je suis partout chez moi. Les encyclopédies en ligne m'informent que le chez-soi et le domicile sont un endroit où l'on « prend régulièrement son

repos quotidien », j'en déduis que je dispose d'un fondement lexical pour affirmer que je suis chez moi là où je suis, là où nous sommes, là où on a besoin de moi.

Étendue de tout mon long, je respire lentement et profondément, je vide ma boîte à ruminer. Ça aussi, ça aide.

Je lis que la gravité terrestre fait passer le principal courant sortant du côté nord du Sognefjord. Pour rejoindre l'intérieur, il nous faudra donc ramer du côté sud. J'étudie la carte, je trace l'itinéraire et je prends contact avec des habitants et des spécialistes du fjord. Deux femmes que j'ai rencontrées au Svalbard me répondent sans tarder. Elles ont à leur actif plusieurs excursions à la rame sur de grands lacs. Elles préconisent l'usage de gants de ski et d'un carré de mousse sur le banc de nage afin d'épargner son séant, et soulignent l'importance d'avoir de bons assistants ; ramer fait du bien au corps et à l'âme. Mieux vaut choisir son camarade de jeux avec soin. J'en ai plusieurs sur ma liste, mon homme, en tout cas, quelques amies et peut-être papa.

Depuis près de 30 ans, Roar Moe habite sur une petite île de la commune de Solund, à la sortie du Sognefjord. Il en est le seul habitant humain et la partage avec quelques moutons d'une race ancienne dite sauvage, les *villsauer*, qui vivent dehors. C'est

lui le propriétaire du six-rames dont j'ai accroché la photo dans ma cuisine. Appelé *Morild*, du nom de la bioluminescence marine, cette embarcation est âgée de plus de 130 ans. Roar possède plusieurs vieux bateaux, il sait ramer, s'y connaît. Je l'ai interviewé à plusieurs reprises, alors le 23 mars, je lui passe un coup de fil et lui demande conseil pour mon excursion. Il me prévient qu'en progressant vers l'intérieur du fjord, il peut être difficile de trouver un mouillage. Autrefois, on disposait d'un bon réseau d'auberges convenablement espacées où dormir la nuit et se faire servir une rasade d'alcool, mais les temps ont changé.

Des *sognejekter* au plus long tunnel du monde, en passant par les vapeurs du XIX<sup>e</sup> siècle et les express, l'histoire de la circulation sur le fjord, « c'est quelque chose », résume-t-il.

Il m'avertit de la complexité des courants, me met en garde contre le vent, en particulier les turbulences.

« Ces vents catabatiques sont imprévisibles et descendent intempestivement des montagnes », précise-t-il avant de conclure sur quelques conseils. Emballer bien au sec. Penser scénario du pire, vents contraires, pluies battantes, réfléchir à l'accostage dans ces circonstances.

« Qu'est-ce que je fais si le bateau se met à prendre l'eau ?

— Les vagues et les chocs peuvent ouvrir des fentes dans la coque. Le plus probable est que l'eau

entre à la jonction entre les bordages. Il faudra apporter de quoi le calfater, le mieux étant une plaque et une vis pour pincer les bordages, mais un mastic synthétique, comme le Tec7, peut marcher aussi. Prenez une petite boîte à outils, peut-être une hache, aussi. Et une rame de secours. »

Il suggère de remonter le bateau à terre entre les étapes.

« C'était ce qu'ils faisaient dans le temps. Ils sortaient leur bateau de l'eau après chaque usage. »

Après ma conversation avec Roar, je rame une heure dans le salon. Ça ne m'était jamais arrivé. À la table du dîner, je fais tâter mes avant-bras à mon fils cadet.

« Vous pourriez venir avec moi, dis-je.

— Je viendrai si je suis bien payé. Qu'est-ce que tu dirais de mille couronnes de l'heure ? » propose mon aîné.

Le 27 mars, je revêts mon masque sanitaire et embarque dans le train pour Bergen. Le lendemain, maman et moi prenons la voiture pour nous rendre à Hjelmås, au bord de l'Osterfjord, à une demi-heure de Bergen. Dans une remise à bateaux, se révèle l'*oselvar*, tout pimpant. Maman a poncé l'intérieur, elle a retiré le plancher, les bancs de nage. Je ponce l'extérieur, légèrement sur les parties vernies et avec

un grain plus grossier sur le vert de l'antifouling. Tout ce qui se détache doit partir.

Maman parle de quelqu'un d'Eivindvik, elle me demande si je me souviens de lui.

« Oui, bien sûr, je ne suis pas une gamine, j'apprécie de la cinquantaine.

— Comment est-ce qu'un tout petit bout comme ça peut avoir cinquante ans ? »

Et ce sont de belles heures, je ponce, je frotte, je fais connaissance avec le bateau. Maman a ouvert les portes de la remise et notre vue s'étend sur le lieu où mes grands-parents paternels avaient un chalet et où mon oncle préféré s'était construit une maison ; l'été, on se baignait, on veillait tard la nuit et on mangeait des saucisses. Mon grand-père adorait ramer, plonger les avirons dans l'eau en écoutant le chant des merles, pêcher. Il me laissait l'accompagner.

Il bruine, maman et moi avons apporté du café et des sandwichs. Après la pause déjeuner, je ponce encore et j'étale une couche d'huile, maman range. Il y a ici des pots de peinture, des planches, un coffre qui appartenait à mon arrière-grand-mère et de vieux gilets de sauvetage.

« J'avais des projets pour tout ce qui traîne ici, mais ils sont restés lettre morte », commente maman.

Je sais que j'ai quelques affaires dans les combles de la remise. Pendant que la barque sèche, je grimpe à l'échelle. Dans l'un des cartons à mon nom, je

découvre des lettres, des centaines, envoyées à 5966 Eivindvik, par ma tante préférée du Hardanger, morte si prématurément, par mon arrière-grand-tante Bella et par mon grand-père paternel, des lettres d'amour, aussi, et de nombreuses missives de mon amie Mollen, de Sogn, j'espère que nous pourrons passer la voir au cours de notre excursion.

Je fouille dans les profondeurs du carton, lis, fouille encore, lis. D'après ces réponses, je devine ce que j'avais écrit, il ne s'agissait pas de bagatelles, oh non, et tante Bella souligne sa gratitude pour toutes les bonnes choses de la vie, et pour Dieu.

Je lis quelques extraits à maman, qui continue de ranger en bas, et j'ouvre un autre carton, puis encore un. Où sont les journaux que je tenais à l'époque ? Je cherche. J'ignorais qu'il y avait tant de cartons, je les avais oubliés, sans doute me figurais-je que je viendrais les chercher quand ma vie s'apaiserait, quand j'aurais une maison, ou une cave. Peut-être n'ai-je jamais quitté le domicile de mes parents.

« Il y en a combien ? s'enquiert maman.

— Six !

— Six ? Ça fait beaucoup ! Je vais peut-être devoir exiger un loyer.

— Je me demande si ma vie n'est pas ici, empilée dans des cartons, toute ma vie de 0 à 20 ans.

— Alors nous avons bien fait de venir. »

Le soir, à la maison, papa va chercher une photo dans le couloir. C'est mon arrière-grand-père, qui venait de Flåm, dans le Sogn intérieur. Il est assis à bord d'une barque.

Le lendemain, 29 mars, maman s'en va ramasser des fagots de bois dans la forêt, tandis que j'applique une deuxième couche d'huile sur *l'oselvar* en écoutant un podcast de la radio NRK P2. « Drivkraft », force motrice, s'intéresse à ce qui pousse et motive l'invité du jour, en l'occurrence Nina Jensen, biologiste marine. Elle a longtemps travaillé au WWF avant de rejoindre le nouveau navire océanographique de luxe de l'homme d'affaires Kjell Inge Røkke.

« C'est sous l'eau que je me sens le plus sereine », déclare-t-elle. Elle y est tellement investie dans ce qui l'entoure que plus rien n'a la moindre importance.

« Mais c'est quoi votre truc, avec la mer ? » interroge le producteur et elle répond que rien n'est plus fabuleux ni plus important et que, sous une forme ou sous une autre, nous éprouvons sans doute tous une attirance pour la mer, ce qui est tout naturel, puisque c'est là qu'est apparue la vie sur notre planète.

La mer nous apporte 50 % de l'oxygène que nous respirons, poursuit-elle. Elle régule notre climat. Elle est le lieu de travail de millions de personnes. Elle fournit des protéines vitales à plus de deux milliards de personnes. Elle constitue une énorme source

d'inspiration. Qu'il s'agisse de médicaments, de biocarburants, d'énergie, de nourriture, Nina Jensen pense que la mer offrira la solution à de nombreux problèmes auxquels l'humanité est confrontée actuellement. Rien d'étonnant, donc, à ce que nous nous en préoccupions, conclut-elle. La mer est notre bien le plus précieux.

Et tandis que je finis d'huiler un flanc de la barque et me dirige vers l'autre, mon pot à la main, la biologiste rappelle que nous n'avons exploré qu'un cinquième des fonds marins. D'importantes explications et solutions nous attendent certainement dans les quatre cinquièmes restant. Cela vaut-il pour le fjord aussi ?

J'espère que nous pourrons entamer notre périple au départ d'Eivindvik la première semaine de mai.

## Avril

Je suis de retour à Oslo. On me signale quelqu'un qui, ce printemps, remonte la côte norvégienne en *oselvar*. Je lui écris pour lui demander conseil. Arne Kristoffersen vient de dépasser Florø, il me répond que, dans l'univers des bateaux en bois, l'unanimité est loin de régner : en interrogeant dix personnes, on obtient onze avis différents. Cependant, il peut tout de même me signaler qu'il n'est pas très productif de ramer trop vigoureusement. Un bateau à rames glisse

bien à 2,5 noeuds, si l'on veut avancer à 3,5 noeuds, mieux vaut augmenter la fréquence ou la longueur des coups. Il m'indique le site Barentswatch.no et l'application Windy pour suivre les prévisions de météo marine. Par ailleurs, il conseille de s'alimenter régulièrement, afin de ne pas s'épuiser, de s'arrêter souvent, de contempler la faune et la flore. Trop réfléchir, analyser et planifier ne mène pas à grand-chose, ajoute-t-il.

Je lui envoie un autre message. Comment est-ce ? À quoi pense-t-il ? Il répond : « Il y a une dimension symbolique dans la rame. On regarde là où on est passé tout en allant de l'avant. La perspective n'est pas la même que quand on file à toute allure, le regard braqué vers sa destination. Le mot norvégien « *ro* » a plusieurs sens, il signifie « ramer », mais il signifie aussi « sérénité, tranquillité, calme ». Prenez l'expression « *ro i sjela* », qui désigne une âme en paix, la sérénité, la quiétude, eh bien, quand on vogue à la rame, on n'a pas de vague à l'âme. On plonge les avirons dans l'eau et la quiétude vient. Sur l'eau, je réfléchis aux choix qu'on fait, aux relations qu'on a, aux événements qui se produisent, mais je suis aussi dans l'instant présent. Je me concentre aussi sur la nature, sur les questions pratiques, sur mon itinéraire, sur la lecture de cartes, sur ce que j'entends à la radio : l'actualité, les problèmes sociaux, et ainsi de suite. Je voyage depuis près de deux mois et je sens

que je dors mieux, que j'ai les idées plus claires, que j'accueille autrui l'esprit plus ouvert, que je suis plus attentif aux détails. La nature est bienfaisante. »

J'en prends de la graine. Halte à la gamberge ! Commençons à nous réjouir !

Je note plusieurs conseils. Pour une action motrice efficace, c'est quand les avirons sont au milieu de l'embarcation qu'il faut tirer le plus fort, les bras ne font que 10 % du travail, ce sont le dos et les cuisses qui sont les plus sollicités. Et il est sage de consulter les horaires de marée et de ramer avec le courant.

Le 9 avril, maman me téléphone. Elle va acheter des erseaux, les anneaux en cordage fixés aux tolets pour retenir les avirons, afin d'en avoir de rechange. Dans l'ouest du pays, le temps est à une alternance de grêle et de soleil, me rapporte-t-elle. Au Rocher aux Oiseaux je m'exerce au nœud de chaise, qui est bon à connaître pour amarrer le bateau. Mon aîné teste le rameur dans le salon, il fait cent pompes, mange et grandit.

« Quand je serai plus grand que toi, tu ne pourras plus jamais me gronder.

— Ah bon ? C'est comme ça que ça marche ? » dis-je en sentant ma joie d'avoir ces enfants-là, mon bonheur qu'ils soient venus au monde, qu'ils existent. Ils me posent.

Le 16 avril, mon plus jeune frère m'envoie une photo, il est avec maman, mes bons assistants ont mis

l'*oselvar* à l'eau. Le bois gonflant quand il s'imprègne d'eau, les interstices se comblient. Le lendemain, ils voguent sur l'Osterfjord, je reçois plusieurs clichés, sur l'un d'entre eux, la voile est hissée ; la voile couleur brique.

J'ai maman au téléphone et je lui explique que l'un de mes interlocuteurs a jugé provocateur que je rame en *oselvar* plutôt qu'en *sognebåt*, l'embarcation du Sognefjord.

« Affranchis-toi de la police du folklore national ! Ne te préoccupe donc pas de ça. Autrefois, on prenait ce qu'on avait, on faisait ce qui était possible, et ça reste valable aujourd'hui. Le romantisme nationaliste, c'est pour les toiles de maîtres », affirme-t-elle.

La chaleur printanière explose, je sors sans bonnet sur la tête. Mon frère m'envoie des selfies sur le bateau.

Le 26 avril, ma sœur m'appelle. Elle a la voix rauque.

« Mais qu'est-ce que je fais ici ? » soupire-t-elle.

Installée dans le Sunnmøre avec ses quatre enfants et son mari, elle est en mal de racines. Elle regrette Bergen, où nous avons une partie de nos racines, nous y avons vécu avant Eivindvik et après, dans la vieille maison blanche que mes arrière-grands-parents avaient achetée et qui offre une vue sur toute la ville. Mes grands-parents paternels s'étaient construit une maison dans le jardin. Mes parents vivent à Bergen

désormais, et nous, leurs cinq enfants, sommes dispersés dans divers pays, villes et villages. Plusieurs membres de ma fratrie ont vécu à Bergen à un moment ou un autre, avec leurs familles, mon plus jeune frère y réside actuellement. J'en suis partie il y a 25 ans et je vis loin depuis, mais chaque fois que j'y reviens, je m'y sens un peu chez moi. Là aussi.

« À moins que nous ne transportions nos racines avec nous ? Comme un petit fraisier qu'on peut transplanter pour le faire pousser à un tout autre endroit, dis-je.

— Oui, mais combien de temps ça prend ?  
— Ça peut prendre quelques années.  
— Et si la plante ne se plaît pas à son nouvel emplacement ? Si on a vraiment essayé et que la plante refuse de dresser la tête et de donner des fruits, qu'est-ce qu'on fait ? Il faut attendre pendant des générations ? »

Ma sœur me manque, je voudrais la réconforter, mais à la place, nous rigolons et ensuite je rame. Fort. Je rame de toutes mes forces dans mon salon.

Mon homme redescend du Svalbard. Il s'est procuré l'équipement dont nous avons besoin pour notre expédition et me confirme que, malgré tout le travail à accomplir à la ferme et au café, il participera à la première étape. Dieu merci.

C'est un ancien homme d'affaires qui a rompu avec Oslo, il s'est installé au Svalbard et a suivi une

formation de guide de la nature arctique. À présent, il officie comme une espèce de travailleur saisonnier, tantôt exploitant de verger, tantôt guide dans le nord et dans l'ouest, à quoi s'ajoute son travail au café et parfois à Oslo. Ses enfants sont plus grands que les miens, il est libre d'aller où bon lui semble.

Il allume le compteur électronique du rameur et se met à l'œuvre.

Notre nichoir est plein à présent, nous baignons dans l'équipement de plein air, les chaussures de foot, les survêtements, l'air est saturé de testostérone, et ça me plaît. J'aime que tous soient réunis sous le même toit, j'aime ne pas souffrir de l'absence des uns ou des autres.

Nous nous livrons chacun à une séance quotidienne de rame. Nous commençons à consulter les prévisions météo du mardi 4 mai, jour où j'espère que nous partirons d'Eivindvik.

Mon homme parle avec sa mère au téléphone. Elle se fait du souci pour nous et craint que l'excursion ne soit trop longue, trop pénible.

« Souviens-toi que vous allez avoir un café à faire tourner cet été », ajoute-t-elle.

Nous dressons des listes de tout ce que nous avons déjà et de ce dont nous avons besoin : une semaine de nourriture, des sacs de couchage, des tapis de sol, une tente, une bâche, un réchaud à gaz, une popote, des allumettes, des thermos, des filtres à café, un

porte-filtre à café, du café, des gamelles, un peu de produit vaisselle, une brosse à vaisselle, des tasses, des couverts, un bidon d'eau, des lignes de pêche à la traîne, des vêtements de pluie, des suroits, des vêtements en laine, des vêtements de rechange, divers gants, bonnets et autres cols, des serviettes de bain, des maillots de bain, des lunettes de soleil, de la crème solaire, un couteau, une corde, une trousse de premiers secours, du ruban adhésif, une écope, un kit de réparation (vis, plaque, tournevis, Tec7), une hache, une scie, des pare-battages, des gilets de sauvetage, une carte, un compas, un GPS, des jumelles, une ancre, une corde supplémentaire, un seau, un jeu de piles, du papier toilette, des lingettes humides, quelques affaires de toilette et des sacs et caisses étanches.

Le 27 avril, je me rends dans le quartier d'Alnabru pour acheter du Tec7. L'homme qui est devant moi dans la queue du clic & collect a ramé de Kragerø à Arendal en *faering*. En ce qui le concerne, il rame surtout pour l'exercice. Je lui réponds que personnellement, je ne rame pas pour cela, mais pour tout le reste, il m'adresse néanmoins un conseil :

« Utilisez divers types de gants pour éviter d'avoir toujours la même préhension, ce qui pourrait entraîner des déséquilibres et causer des blessures. »

Je le remercie en souriant dans le soleil froid de printemps.

Mon homme parle avec une connaissance de Luster, qui se demande si nous ignorons qu'un express circule sur le fjord. Mon homme lui précise en riant qu'il a l'intention d'embarquer discrètement un moteur hors-bord.

Papa me téléphone. Il pense que nous n'avons pas besoin de rame de secours, si l'une de nos rames était abîmée, il nous en resterait tout de même trois, ce qui serait amplement suffisant pour regagner le bord. Cela me paraît raisonnable. Plus on embarque de poids, plus l'effort est intense. Maman et lui préparent le bateau.

Le dernier jour d'avril, je reçois un MMS de maman, une photo d'un seau d'aisance jaune qu'elle trouverait judicieux d'emporter. Mon petit frère et elle ont largué les amarres et vont quitter l'Osterfjord. Accompagnés d'une troisième personne, ils vont rejoindre Eivindvik à la rame et à la voile. Mon homme et moi faisons nos bagages en biffant les éléments de nos listes, toute notre nourriture et tous nos vêtements sont étalés dans le petit salon du Rocher aux Oiseaux.

Dans l'ouest, le soleil brille depuis des semaines, il n'en restera pas pour les autres ; s'il vous plaît, gardez-en pour notre arrivée, lundi ou mardi !

Nous essayons d'accélérer le mouvement afin de ne pas manquer le beau temps. Dans l'est, le père de mes enfants, leur tante et leur grand-mère paternelle

répondent présents à l'appel et il semblerait que nous puissions partir un jour plus tôt. Je n'ose pas consulter les prévisions météo, mais je le fais quand même. Il va pleuvoir des trombes le lundi. Quelle entrée en matière ! Être trempés comme des soupes...

Allons-nous résister aux vagues, mon homme et moi, ou prendrons-nous l'eau ? En cas de malheur, parviendrons-nous à revenir à terre ?

J'ai hâte. Par les flots salés de l'océan, assez de bavardage ! Il est temps de partir.

Le 2 mai, nous quittons Oslo. Il se met à pleuvoir.